

Ilme lettre à une vieille femme

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 45

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de Pensier, la troupe rangée en amphithéâtre donnait des feux sur trois lignes dans la direction du bois de la Crausaz, où l'ennemi était venu se concentrer. Ils coupaient par leurs feux la route qui passait sous le mamelon de Pensier. Malheureusement une partie du bataillon 26 reçut l'ordre de passer quand même sur la route pour aller prendre position plus loin. Mais hélas ! « combien en serait-il resté si ç'eût été une guerre sérieuse ? »

De ce moment, le reste de la division était en ligne, l'action prit des proportions plus grandes, le développement du front s'étendait au loin. Toutes les troupes avaient en ce moment passé la Sonnaz et étaient en ligne en avant du plateau de Cormagens. Deux batteries d'artillerie qui étaient de notre côté faisaient un vacarme effroyable ; le spectacle était saisissant.

Un assaut général est ordonné ; on fait poser les sacs ; tous les bataillons s'ébranlent ; on descend le ravin ; on passe la rivière et bientôt l'armée gravit les pentes, la fusillade recommence et pendant plus d'une demi-heure un tintamarre étourdissant se fait entendre.

Un grand mouvement tournant fut fait par une brigade cantonnée dès le jour précédent à Dudigen, passant la Sarine sur un pont improvisé, ce qui mit fin au combat et au rassemblement de 1873.

Les brigades se réunirent sur différents points et entrèrent à Fribourg par la porte de Morat pour être logées dans les locaux qui leur étaient assignés. Le bataillon 26 logea au séminaire avec le bataillon 66 de Lucerne. Tout le monde se répandit ensuite dans les divers cafés de la ville, et à huit heures un concert d'orgue fut donné à la cathédrale en l'honneur de la troupe, qui s'empressa d'y assister.

Le lendemain, jour de licenciement, nous ne pûmes partir que vers les 5 1/2 heures du soir, la compagnie de la Suisse Occidentale manquant de matériel pour un aussi grand mouvement de troupes. Cependant nous ne perdîmes pas notre temps ; une petite promenade militaire eut lieu, et à 10 heures précises le bataillon était en ligne sous la magnifique avenue d'arbres qui se trouve sur la route de Payerne à Avenches, où le colonel de Cocatrix parut content de ses soldats, car il nous adressa une amicale allocution, souhaitant à tous un bon retour dans nos foyers.

A trois heures le bataillon s'achemina à la gare pour partir sur Lausanne, où il arriva à 9 1/2 heures ; le casernement se fit tant bien que mal, dans les locaux des manèges et d'une remise sur l'ancien réservoir, au Bugnon. Le lendemain, chacun rentra dans sa famille, avec la satisfaction du devoir accompli.

Nous devons une mention honorable à la charmante société de chant formée spontanément quelques jours avant le départ et qui, dans nos différents cantonnements, a si bien contribué à nous faire oublier les fatigues de la journée.

L.

II^{me} Lettre à une vieille femme.

Thermes-de-Lessus, 4 nov. 1873.

Madame,

J'ai à examiner aujourd'hui votre troisième grief contre notre sexe.

« Je connais des messieurs qui restent à causer » dans les cafés jusqu'à minuit, quoique la police « doive faire fermer les dits cafés à 11 heures. »

Hélas, Madame ! qui ne les connaît pas ? Ils s'appellent légion.

Mais dans cette légion je voudrais distinguer ceux que la considération publique entoure ; cette clientèle choisie des cercles et des cafés de premier ordre ; ces hommes enfin, qui, aux yeux de tous, sont honnêtes, travailleurs, rangés, et dont les familles, grâce à leurs efforts, ne manquent de rien en ce qui touche à la vie matérielle.

Combien n'en est-il pas, parmi ces derniers, qui croient de bonne foi avoir rempli leurs devoirs d'époux et de père parce qu'ils ont assuré le pain quotidien de leur famille ?

Hors les repas pris à la hâte, toutes les heures de la journée sont pour le bureau, l'atelier, le chantier, les affaires. Puis le soir venu, monsieur s'en va à son cercle ou à son café, prendre ses ébats, causer ou faire sa partie de cartes ou de billard. Et c'est ainsi six jours de la semaine et quelquefois sept. Les mieux avisés, pourtant, donnent à leur famille l'après-midi du dimanche, quand ils n'ont pas ce jour-là un rendez-vous d'affaires, une fête ou un comité qui réclame leur présence.

Je ne voudrais cependant pas vous faire croire, Madame, que j'éprouve de la répulsion pour le cercle et le café ; que je dédaigne une causerie agréable, une partie de cartes ou de billard. Loin de là est ma pensée, comme l'est celle de critiquer ceux qui usent de ces jouissances.

Je prise assez les conversations vives, enjouées, aimables d'une tablée d'amis ; le billard est un bel et bon exercice d'adresse qui laisse la tête libre et constitue une gymnastique salutaire. Quant au jeu de cartes, il peut être utile comme dérivatif.

Mais je plains sincèrement ceux pour qui ces récréations excitantes sont devenues un besoin que chaque soir rappelle avec une puissance nouvelle. Je parle ici des pères de famille que cette vie captive et enchaîne au point qu'ils ne se sentent plus la force de s'y soustraire !

L'habitude, le pli pris : voilà ce qui est fatal ; fatal à la famille. On se fait si vite à cette vie extérieure !

Chaque soir on se retrouve au même endroit, à la même table, avec les mêmes amis. N'a-t-on pas toujours quelque chose à se dire ou une revanche à prendre au jeu ? Un peu comme ceci, un peu comme cela, la soirée se passe et on rentre chez soi à la seconde injonction de la police.

Pendant ces soirées, que se passe-t-il à la maison ? Vous le voyez d'ici, madame.

Si l'épouse a peu de besoins, d'expansion, qu'elle soit énergique et prudente, elle élèvera ses enfants

quand même, et leur inspirera l'affection et la crainte de leur père. Elle saura peut-être montrer à son mari un front calme et serein, à la pensée que sont sort pourrait être pire. Sa maison sera bien, dirigée et on y verra régner l'ordre et l'économie.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce sont là de rares exceptions.

L'éloignement continu des deux époux est une chose grave; on s'y fait, mais il n'y a plus d'intimité, d'échange d'idées.

Si par hasard monsieur passe quelques instants à la maison, il est, — comme vous le dites très bien, madame, — frappé de mutisme. Il ne sait pas trouver un mot aimable, et pourtant il passe à son cercle pour un spirituel causeur.

Voilà où on en arrive quand le mari prend son centre de jouissances en dehors de la famille.

Et c'est là un des résultats les moins fâcheux de cette manière de faire.

Car, si au lieu d'une femme modèle, la maîtresse de maison est faible et insouciant; si les besoins de son intelligence ou de son cœur la poussent à rechercher la société, alors la communauté entière en souffre.

Les enfants sont livrés sans surveillance à des mains étrangères; madame fait des visites et en reçoit; le ménage est mal tenu, et le navire conjugal s'en va à la dérive et finit par sombrer un beau jour!

A qui la faute si le mari en sortant de chez lui chaque soir ouvre la porte à tous les abus?

Je voudrais avoir exagéré, madame; mais, malheureusement, il n'en est rien. L'indifférence mine aussi sûrement les ménages qui paraissent le mieux assortis, que l'eau qui, tombant goutte à goutte, arrive à percer un rocher. Vous n'êtes pas sans en connaître de nombreux exemples.

Aussi, — j'en appelle à votre expérience, — ne vaudrait-il pas mieux que les hommes, au lieu de revendiquer des droits nouveaux pour les femmes, voulussent bien d'abord les faire jouir de la plénitude de ceux que leur accorde le mariage?

Je vous ai parlé bien franchement, j'ai fait notre *mea culpa*; dans ma prochaine, je vous entretiendrai de nos griefs contre les dames.

Croyez, Madame, à tout mon respect. L. C.

Une veille de Noël.

III

Quelques instants après, la voiture d'Eulalie roulait, emportant nos deux jeunes artistes. Anna, profondément pénétrée de tant de bonté, balbutia des expressions de reconnaissance, mais Eulalie ne la laissa pas achever, et la prenant par les épaules, elle contempla longuement ses traits avec une sérieuse attention.

— Enfant, dit-elle enfin, d'une voix basse et altérée, c'est demain Noël, et je me trouverai seule toute la journée. Je n'ai plus ni parents ni amis au monde. Ton père permettrait-il que je te fasse une visite. Tu... tu me rappelles... bien vivement une sœur que j'ai perdue il y a longtemps. N'est-ce pas, tu consens à me recevoir.

Anna, muette d'étonnement, regarda en silence le visage d'Eulalie penché sur le sien. Cette personne qui lui té-

moignait tant de bonté et d'affection, était-elle bien la fière demoiselle de qualité qui traitait avec un suprême dédain les adorateurs qui venaient mettre à ses pieds leurs hommages? était-ce bien cette personne supérieure, incompréhensible qui imposait le respect à chacun, même à Rosa? Anna crut rêver.

— Oh! répondit-elle enfin, votre visite serait un bien grand honneur pour mon père et pour moi, mais...

— Eh bien! dis-moi enfin ton idée à cet égard, que penses-tu de ma proposition, enfant?

— Mais, c'est que nous sommes bien mal logés, et dans la plus profonde indigence! répondit Anna en sanglotant.

— Oh! que cela ne t'inquiète pas, lui dit la danseuse en cherchant à la calmer. J'ai moi-même habité de bien vilains taudis, avant que d'entrer dans le bel appartement que j'occupe aujourd'hui, et quant à la pauvreté... Vois-tu, enfant l'argent me brûle dans la poche, lorsque je n'ai personne pour qui le dépenser. Tu ferais, je te le jure, une bonne action... tu me rendrais un sensible service en acceptant mes services pour toi et ton pauvre père. Je donnerais bien des choses pour échapper, ne fût-ce qu'un seul jour, au vide immense qui me poursuit, aux idées lugubres qui m'assiègent. Ta personne me rappelle un temps passé, une époque déjà éloignée..., tes grands yeux bleus, ta tournure modeste et timide me reportent aux heures si calmes que je passais jadis au sein de ma famille. Il me semble entendre encore des voix...

Eulalie ne put achever; elle fut prise d'une toux nerveuse.

En ce moment, la voiture s'arrêta.

— Allons! nous voici arrivées. Ainsi, demain je viendrai te voir, et si ton père ne veut pas supporter ma présence... eh bien!... eh bien! je m'en irai... Adieu.

Avant qu'Anna ait eu le temps de répondre, elle se trouva seule sur le trottoir, tandis que la voiture d'Eulalie, brûlant le pavé, disparaissait à l'angle de la rue.

Anna monta les escaliers et s'arrêta un instant devant la porte de Mme Muller pour s'assurer si elle avait veillé sur le malade. Le plus grand silence régnait et la lumière était éteinte. Parvenue à sa mansarde, elle ouvrit tout doucement la porte pour ne pas déranger son père. Celui-ci ne fit pas le moindre mouvement.

Anna fut heureuse qu'il dormit si bien. Après une bonne nuit, pensa-t-elle, il se trouvera mieux demain.

Sur ce, Anna se hâta de se déshabiller, puis se glissa dans son grabat, où elle ne tarda pas à être visitée par mille rêves. Ce fut ainsi que s'écoulèrent les heures de la nuit. Bientôt se montra le crépuscule chargé de tout un fardeau de soucis pour la journée qui allait commencer. Les premiers rayons du jour se glissèrent dans la chambrette des deux dormeurs, et parvinrent jusqu'aux paupières d'Anna. En se réveillant, ses regards tombèrent sur les bouquets arrangés près de son lit. D'un seul bond, elle quitta sa couche. Les événements de la veille lui revinrent en foule à l'esprit. Ce qui lui avait semblé tout naturel la veille sur la scène, lui parut un songe le lendemain.

Impatiente de conter à son père toutes ces choses, elle se précipita vers son lit; mais le malade lui tournait le dos, encore enseveli dans un profond sommeil. Trop agitée pour rentrer au lit, elle se rendit dans une chambrette voisine, où elle faisait d'habitude sa toilette. (A suivre.)

GRANDE SALLE DU THÉÂTRE DE LAUSANNE

Mardi 11 novembre, à 8 heures du soir.

GRAND CONCERT

donné par M. GUIDO PAPINI et M. ÉMILE JAKES

avec le concours obligeant de M^{lle} E***

et celui de l'orchestre Beau-Rivage, sous la direction de M. KRELLWITZ.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.